

point l'auteure allie et agence toutes les formes narratives: à la présence d'un narrateur personnel et impersonnel s'ajoutent des extraits de correspondance, de journal intime, de rapports, de témoignages, de journaux, ce qui donne toute sa force et son efficacité au récit.

La rentrée littéraire de l'automne en France n'a de raison d'être, en grande partie, que par l'existence et l'attribution de nombreux prix littéraires; elle propose ainsi à chaque année un vaste choix d'oeuvres parmi lesquelles le lecteur a le loisir de puiser. *Une poignée de gens* de Anne Wiazemsky n'en représente qu'un exemple.

Georges Bélanger

Université Laurentienne

Fredj Lahouar. *Ainsi parlait San-Antonio...* Polaroman. Tunis: L'Or du Temps, 1998. 192 pages.

Fredj Lahouar, connu pour ses romans et sa poésie en arabe, vient de nous larguer un polaroman dans un français impeccablement érudit-poétique et populaire à la limite de l'argotique, inspiré des grands auteurs français qui vont de San-Antonio à Rimbaud, de Victor

Hugo à Verlaine. Il insiste que ce n'est pas un "vulgaire polar" puisque, au fond, il ne s'agit pas de la recherche d'un criminel dont on trouvera le coupable à la fin, mais plutôt d'une invitation en bonne et dûe forme au commissaire San-Antonio, débarqué sans crier gare à Hammam-Sousse pour entreprendre des errances jubilatoires de langues, des espèces de conférences (ce qui serait pompeux), ou plus particulièrement pour jaser, parler et parler d'un certain bougnoule, son voisin de palier, l'honorable Radi de Bitegarrot. Ce dernier se prend pour un écrivain, journaliste, professeur, et qui ne peut qu'aligner "des mots qui pètent plus haut que son cul" (27).

Eh bien, oui, Radi de Zobgarrot prend souvent différentes appellations allant de Coquettegarrot à de Becgarrot à Radi de Machintruc à Radi de Congarrot. Ces permutations de noms ne changent rien en sa nature égocentrique qui consiste en cette monstruosité vampirique suçant la moelle épinière des gens pour faire sa propre salade écrivante, renforçant sa self-suffisance et son incurable arrogance. Dès le départ, San-Antonio, accueilli au fameux hôtel d'El-Menchia de Hammam-Sousse, exige la chambre 69 (avec tout ce que cela comporte de sous-entendus sexuels) mais n'obtient que le 19, en attendant de faire face à son auditoire afin de lui foutre à la gueule sa logorrhée écoeurante, sexiste et raciste. Mais dans ses discours présentés surtout à des demoiselles et des dames qu'il prend sans cesse en témoin,

l'assistance ne réagit presque pas, ne lui donne même pas la réplique pour le pousser à continuer. Discours ininterrompus mutant d'énonciateurs à telles enseignes que l'on ne sait plus qui parle, puisque on ne peut pas distinguer les discours du pauvre diable de Radi

de Chibracgarrot de ceux de San-Antonio, même si certaines tirades sont en italique pour démarquer les locuteurs.

Nous assistons alors à un véritable déluge de paroles, néologisantes sur les bords, et d'une inventivité bordant sur le burlesque et l'ironique. Fredj Lahouar maîtrise cet art judicieux entre la critique acerbe de toute monstruosité, et le ton sarcastique et humoristique qui le prend en charge. Non seulement l'auteur maîtrise à merveille ce ton de libertinage linguistique, avec tous ses échos aux grands maîtres des littératures françaises et arabe, mais il possède aussi l'art inventif d'accoupler les mots ou de les malaxer pour en extraire des effets de surprise hilarants, comme par exemple: "Le suce-pince," "turlunoeuder," "néologiseux," "journalieux," "Jactiste," "Causiste," "apoplexa-t-il," "virguler," "rimbardien," "diplomassue," etc.

Mais les références précises à Radi de Pinegarrot sont souvent dépassées par de longues parenthèses qui visent directement les petits et les grands monstres du monde actuel, en commençant par les États-Unis — qui ne sont d'ailleurs jamais explicitement nommés— leur rapport avec le monde arabe en général et le dictateur iraquien, Saddam Hussein, en particulier. San-Antonio s'adonne à son sport favori, les digressions où il semble régler les comptes de la politique mondiale, de cet "ordre nouveau," mais il n'oublie pas de se "déconstruire" à la manière de Derrida, c'est-à-dire, en minant de l'intérieur ses propres hypothèses aussi bien que ses analyses loufoques. Ceci confère au roman son aspect policier, mais aussi celui de l'analyse romanesque. D'ailleurs, voici comment Fredj Lahouar définit le polaroman: "c'est comme une femme, vous pouvez vous la faire comme tout le monde, dans les postures usuelles, un peu éculées mais toujours efficaces; le plus intéressant serait cependant de la posséder à la frissonnante!" (92). Cette belle définition de l'acte sexuel correspond bien à la création littéraire qu'il faut "posséder à la frissonnante" pour la laisser vibrer depuis sa gestation repue, pour ne pas dire enceinte, du non-dit, jusqu'à sa consommation. Nous retrouvons le non-dit littéraire et le suspens du détective à la lecture de ce polaroman qui se lit d'un seul trait. Pétilant d'inventivité linguistique et d'humour, de néologismes baroques et inattendus, nous avons là un polaroman qui allie judicieusement critique sociale et politique, et ludique linguistique.

Bien sûr il y a une victime, et un coupable dans tout polar. Si nous l'avons gardé en secret, c'est pour laisser le plaisir au lecteur de le découvrir chemin faisant entre les allusions à tout scribouilleur dugenre comme à tout écrivain sérieux.

Notons la belle couverture de ce beau livre qui synthétise, dramatiquement, par une image frappante de l'acteur français Gérard Philippe mordant à pleines dents dans des manuscrits, ces coups de bec que donne Fredj Lahouar à la prétentieuse patine de ceux et celles qui se disent des créateurs d'aventures rocambolesques. A lire absolument pour dégosiller toute élucubration pompeuse.

Hédi Bouraoui
Université York